



Volume 47, numéro 3, octobre 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400645ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400645ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Benaim-Ouaknine, E. (1991). Compte rendu de [HADAS-LEBEL, Mireille, *Flavius Josèphe, le Juif de Rome*]. *Laval théologique et philosophique*, 47(3), 459–460.
<https://doi.org/10.7202/400645ar>

héralcléen. L'être, apprend-on dans le texte intitulé «Le déploiement de la parole», est le langage originaire ou, dans une terminologie plus proprement heideggerienne, l'avènement silencieux par lequel toute chose apparaît dans sa vérité, ad-vient à elle-même (*er-eignet*). L'être humain ne parle donc, précisera Heidegger, qu'en tant qu'il écoute ou entend ce dire primordial, la parole humaine étant toujours seconde mais essentielle puisqu'elle est la réponse à la voix de l'être.

La plupart des thèmes les plus débattus voire les plus rebattus de la pensée heideggerienne trouvent dans l'ouvrage de A. Boutot un écho, fussent-ils simplement mentionnés au passage. L'intelligence de la *Kehre*, pour un, reçoit toute sa mesure selon l'A. dans ce «pas supplémentaire accompli entre les ## 5 et 6 de la conférence sur *L'essence de la vérité*, où Heidegger reconduit l'apérité de l'être-là, la vérité originaire d'*Être et Temps* sur une vérité plus originaire, celle de l'être lui-même ou de l'étant en totalité» (p. 48). Ceux qui réfléchissent à la question du tournant chez le philosophe auront ici de quoi se faire les dents, A. Boutot ne citant aucun autre texte qui aurait éventuellement pu guider les interprètes. Dans un tout autre ordre d'idées, eu égard au soi-disant engagement nazi de Heidegger (ordre qui n'est peut-être pas si autre que cela), l'A. ne peut, pour des raisons évidentes, laisser entière la question. Son exposé s'honore toutefois d'un objectivisme à toute épreuve, fait rare dans un débat aussi épineux. Choississant de ne présenter, ce qui est déjà beaucoup, que les faits et de respecter le quasi-silence du philosophe à ce sujet, M. Boutot laisse ainsi à d'autres la lourde tâche de prononcer le dernier mot.

On ne peut finalement souligner toutes les qualités de ce petit livre fort dense, qui est somme toute beaucoup plus qu'un simple *compendium* de la pensée d'un auteur. Notons malgré tout une curieuse omission, à notre sens particulièrement impardonnable: ce *Grundbfindlichkeit* qu'est l'angoisse et dont on connaît l'importance dans l'économie de *Sein und Zeit* et de *Einführung in die Metaphysik*. Si nous lisons bien, A. Boutot ne précise nulle part la teneur de cette idée directrice. Avouons que cela est assez étonnant et malheureux. Sachons toutefois saluer en bout de ligne un travail si bien conduit et qui peut sans l'ombre d'un doute servir de boussole pour le lecteur qui foule pour la première fois, par le biais de cet ouvrage, le continent heideggerien.

Christian BOISSINOT

Mireille HADAS-LEBEL, **Flavius Josèphe, le Juif de Rome**. Paris, Fayard, 1989, 280 pages.

«Pour être un héros, il lui fallait mourir à Jotapata sans avoir rien écrit, mais la postérité n'en aurait jamais rien su. Doit-on regretter qu'il n'ait pas été un héros?»

Assurément non, serions-nous tentée de répondre à Mireille Hadas-Lebel qui par cette interrogation clôt l'excellent livre qu'elle a consacré au «Juif de Rome», alias Flavius Josèphe.

Un livre simple et clair qui s'ouvre sur un avant-propos où se précisent les paramètres du récit à venir: le personnage équivoque, l'œuvre considérable dont il est l'auteur, les malentendus historiques qu'elle a engendrés, la controverse qui s'y est attachée et les hasards de sa survie. La dernière partie du préambule amorce les présentations: le curriculum de Joseph fils de Mathias, court et éloquent (surtout en ce qui concerne... ses publications), sert d'avertissement; formule inattendue et originale qui fait de Josèphe non pas le «chroniqueur des affaires de Judée» comme les auteurs latins ont bien voulu le considérer, mais un historien compétent.

Puis, dix petits chapitres déroulent la vie et l'œuvre de Josèphe, obéissant à un découpage chronologique. Ses années de formation, ses choix spirituels et ses options idéologiques, ses missions à Rome et en Galilée occupent les quatre premiers chapitres. Les trois suivants, de texture différente, rapportent la guerre et le témoignage de l'historien (trois chapitres majeurs sur la Judée et Jérusalem d'avant la catastrophe nationale); les trois derniers enfin nous ramènent à Rome, à l'historien, à sa destinée et à celle, posthume, de son œuvre.

L'ouvrage est doté des divers indices habituels: des cartes, une chronologie, un index, une bibliographie ordonnée et à jour. Les notes de bas de page consacrées à des remarques textuelles, témoignent de l'érudition de l'auteur et de sa parfaite maîtrise des sources (juives, grecques, latines), des langues dans lesquelles elles ont été produites, de l'Histoire et de l'œuvre en question.

Méprisé et relégué aux oubliettes de l'histoire, le plus souvent présenté comme suspect, Flavius Josèphe nous est restitué grâce au regard objectif de M. Hadas-Lebel, comme un homme partagé dans ses choix, mais engagé dans ses convictions et conscient de sa vocation. Pour y parvenir, elle a choisi, non pas de «faire le roman de l'historien», mais «d'en écrire l'histoire». Choix judicieux car seul ce plaidoyer

impartial pouvait lui rendre justice, dissiper le malentendu que l'histoire a perpétué et réparer l'injustice qui lui a été faite.

Par le biais de la biographie fonctionnelle, l'auteur saisit le personnage dans sa dimension humaine, c'est-à-dire dans sa complexité et nous invite à cheminer avec lui tout au long de ses mémoires — qu'elle restitue avec habileté au moyen d'une stratégie textuelle intéressante: la trame biographique, l'histoire et les sources se recourent et véhiculent le texte josphien, révélant à la fois une étape de la vie du personnage, un aspect de sa personnalité et une page d'histoire.

Ainsi la première rencontre qui se situe en plein cœur de la Judée du second Temple est celle du prêtre et descendant de roi, de l'aristocrate judéen, polyglotte et érudit; ce jeune homme reçoit en effet l'éducation qui sied à un fils de grande famille, en tous points conforme aux exigences rabbiniques. Enfant prodige, il se distingue dans l'apprentissage de la loi écrite puis de l'enseignement oral. Et dès l'adolescence, il fera preuve, en plus de ses qualités intellectuelles, d'un esprit de discernement (sagesse ou pragmatisme?) en se ralliant au courant des Phari-siens. Ceux-ci, réputés pour leur savoir mais aussi leur esprit de tolérance, l'attirent plus que les Esséniens dont il partage l'appel du désert mais dont il redoute l'ascétisme et l'extrême rigueur.

Plus tard, lors de la campagne de Galilée, cette guerre perdue d'avance pour l'armée juive, Josèphe se révèle, contre toute attente, un combattant responsable à la hauteur de ses fonctions de général. Point de désertion mais une ardeur au combat qui lui inspire toutes sortes de ruses, preuves et de son intelligence et de ses capacités de stratège. Il sera néanmoins vaincu et appelé à mourir. Et comme il préfère vivre, il imagine une supercherie qui lui sauve la vie et bien plus encore, le fera malgré lui entrer dans l'histoire.

Le septième chapitre, autre temps fort de l'ouvrage, est une sorte d'amplification du récit (celui du siège de Jérusalem) et du personnage. D'impitoyables affrontements engendrent une guerre civile meurtrière; et dans un climat oppressant où la situation des assiégés est accablante, Rome déploie avec ordre et efficacité son matériel de guerre impressionnant sous le regard complice de Josèphe. Sa survie avait déjà suscité la colère de ses coreligionnaires, sa connivence avec Rome lui vaudra désormais leur dédain et leur indifférence.

C'est cette image de traître qui a persisté. Pourtant il n'a, dans sa retraite romaine où il continue

d'écrire, cessé d'intercéder en faveur de la nation juive à laquelle il appartient: la *Guerre*, le *Contre Arpion* ou les *Antiquités judaïques* sont autant de témoignages de sa fidélité à ses origines; s'il veut écrire l'histoire c'est pour défendre son peuple «calomnié parce que vaincu». Paradoxalement ce rôle de témoin et d'historiographe le réhabilite, car — et à cet égard le lecteur se rallie à l'opinion de M. Hadas-Lebel — sa contribution à l'histoire est irremplaçable, même «si lâcheté ou trahison il y eut».

Cet ouvrage est un tribut à l'historien certes, mais surtout à l'homme. Dans sa lecture du personnage et de l'histoire, M. Hadas-Lebel s'inscrit en faux contre toute qualification exclusive et dévoile le personnage tel qu'en lui-même avec ses doutes et ses craintes, ses ambitions et ses complaisances. Il n'était, selon elle, «qu'un enfant prodige, un brillant jeune homme confiant en son étoile, un intellectuel éloquent qui n'aime pas le sang versé, un ambitieux qui ne veut pas mourir à trente ans, un esprit plus politique que guerrier, un rationaliste prudent qui hait l'exaltation mystique, un courtisan par sens du compromis et avec tout cela un juif très profondément fidèle» (p. 280). Cela n'a pas empêché le triple et navrant malentendu dont il fut l'objet: de la part des juifs qui l'ont ignoré; de celle des romains qui lui ont préféré Tacite ou Suétone, des chrétiens enfin, qui ont fait de sa parole un cinquième Évangile.

Il convient de féliciter notre collègue d'avoir mis à notre disposition un ouvrage qui réunit bien des qualités. Nous retiendrons qu'il est d'abord accessible: d'une œuvre fastidieuse — qui lit encore aujourd'hui *De bello judaico?* — elle a extrait quelques pages qu'elle a su rendre attrayantes pour tous, savants et moins savants sans pour autant céder à la facilité. Le livre se lit avec un intérêt soutenu, malgré la complexité et le poids historique de la période traitée, car la forme est simple, le style dégagé, le langage, toujours juste, parfois savant sans être affecté.

Par ailleurs, cet ouvrage réactualise, pour le public qui est le nôtre, une époque négligée et pourtant prodigieuse pour la société juive, racontée avec le détachement et les outils de la critique historique. Il a le mérite enfin de réintégrer dans sa famille hébraïque — comme l'énonce clairement le titre — puis dans l'histoire, un homme au destin singulier et somme toute attachant qui méritait, près de dix-neuf siècles plus tard, une révision de son procès.

Esther BENAÏM-OUAKNINE
Université de Montréal